

PAS DE POLITIQUE.

L'OUVRIER

L'UTILE A L'OUVRIER.

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

FAIRE DU BIEN AUX CLASSES OUVRIERES.

PAPA NOE, Rédacteur-en-Chef.

MONTREAL, 29 DÉCEMBRE 1883.

Rédigé par un Comité d'Ouvriers.

AVIS.—"L'Ouvrier" se trouvera dans tous les dépôts de journaux, et sera livré GRATIS tous les Samedis aux acheteurs de "L'ETENDARD."

SOUHAITS DE BONNE ANNEE.

Une année est tombée au gouffre du passé ;
Brillante de jeunesse une autre a commencé,
Et chacun, saluant cette phase nouvelle,
Se demande : Quels maux, quels biens apporte-t-elle ?
Tel est le cercle étroit de tout savoir humain,
Qu'on ignore aujourd'hui ce qui sera demain.
Souhaitons que, donnant ces biens avec largesse,
Le nouvel an apporte aux fous de la sagesse,
Aux niais de l'esprit, et que les jours nouveaux
En égayant les cœurs, apaisent les cerveaux ;
Qu'un ciel élément épargne à nos champs, à nos villes
Les fléaux destructeurs et les haines civiles.
Qu'un printemps généreux nous prodigue à la fois
Les fleurs dans les jardins, les oiseaux dans les bois ;
Que l'été, d'épis d'or enrichisse nos plaines
Et charge de ses fruits nos corbeils trop pleines ;
Que l'automne venu, la grappe au grain vermeil,
Verse dans le pressoir les trésors du soleil ;
Pendant l'hiver enfin autour du feu qui brille,
Que l'ami l'Ouvrier prouve à chaque famille
Que l'utile au plaisant peut toujours s'allier,
Et s'il marque le temps, qu'il le fasse oublier !

L'Ouvrier.

CAUSERIE DU DIMANCHE.

NOEL ! NOEL !

"Minuit, Chrétiens, c'est l'heure solennelle,
Où l'homme Dieu descendit jusqu'à nous."

Tels sont les deux premiers vers du Noël d'Adam qui m'a toujours fort impressionné.

Le fait est, qu'au point de vue religieux, Noël est une des fêtes de l'Eglise, des plus imposantes. Quoiqu'il fasse froid, à minuit le 25 décembre, le cœur est chaud d'enthousiasme et déborde de joie. On se sent joyeux, toute famille chrétienne est heureuse ; c'est la naissance du Sauveur, c'est la fête de l'enfance. Pour nous ouvriers, c'est la fin joyeuse d'une année peut être difficile. Mais, laissant de côté pour ce jour les misères de l'année, nous voulons être heureux, et nous avons mille raisons pour cela.

Le riche a ses fêtes pompeuses, il connaît les prétendus charmes des soirées aux centaines de lumières projetées par les lustres en cristaux. Que sais-je de ces fêtes, je les ai vu en passant. J'ai vu des lumières, je l'ai dit ; j'ai entendu des rires forcés, sortant de poitrines étouffées par les âcres odeurs

des feux, j'ai senti les vapeurs des mets falsifiés, montant des cuisines. Voilà ce que j'en sais.

Mais j'en sais assez pour comprendre que ces fêtes sont mensongères. que l'ouvrier sait mieux s'amuser. Que là, la fièvre du moment seule soutient la vie. Qu'ici, le cœur continuellement fait aimer la vie. Et pour montrer aux riches comme l'ouvrier sait vivre, nous allons visiter une famille d'ouvrier au temps de Noël.

L'ARBRE DE NOEL.

L'ouvrier, qui n'a d'autre fortune que sa petite famille ; c'est son bien, c'est son avoir, c'est son tout, est un homme joyeux quand arrive Noël.

Il va dépenser peut être un peu plus qu'à l'ordinaire ; il travaillera plus fort, pour réparer la brèche faite à son modeste budget, mais il aura vu sourire ses fils, il aura entendu les exclamations de surprises de ses filles. Il n'est pas jusqu'aux plus jeunes, les bébés, qui vont venir, sautillant, criant, voir ce que le petit Jésus a apporté.

L'ouvrier est heureux de la joie de ses enfants ; son cœur déborde en pensant au bonheur de sa chère épouse, car la maman, quelques piastres en poche, va, comme toujours être, le grand organisateur des joies de la famille. Depuis qu'elle est mère son bonheur se résume en ce mot — "dévouement."

Voici une occasion de travailler davantage ; de préparer le festin du réveillon, de se dévouer : alors, et comme toujours encore, sa joie est au comble.

Depuis huit jours, de bonnes pâtisseries sont faites. Un vulgaire mais sain mélange, de farine, de lait, d'œufs, de sucre peut être, permet à la ménagère d'offrir à son petit monde de jolis gâteaux de fête qui coûtent peu. Enfin, Noël est arrivé, il faut organiser l'arbre, il faut faire les achats.

Les magasins de sept cents regorgent d'épouses d'ouvriers, de mères de futurs ouvriers, qui viennent là faire emplette de leurs cadeaux.

Les polichinelles, les poupées, les diables à ressort vont rejoindre, dans un grand panier que porte la mère heureuse, les singes faisant la culbute.

Un cheval informe le rêve du dernier, offre son échine de bois à un arlequin en laine promis depuis longtemps à la dernière fille.

Quelques objets encore, et le tout n'atteint pas une piastre, voilà pour la partie riante.

Mais Pierre a besoin de chaussures, Paul n'a plus de bas ; le magasin de nouveautés complète les cadeaux.

Quelques friandises, et cette mère dans sa sagesse vient de joindre "l'utile à l'agréable."

Pendant ce temps le mari introduit furtivement une branche de sapin à la maison, il la dresse dans le plus beau coin du logis. La maman arrive, et tous deux, pendant que les enfants dorment, accrochent les quelques riens, qui sont toute une fortune, pour les enfants de l'ouvrier.

Quand tout est bien placé, au centre de l'arbre, la mère installe une humble crèche et Jésus au centre de cet arbre, rappelle à ces jeunes enfants que Lui seul sur terre sait donner la joie au cœur, puisque le voilà là, Lui petit enfant Divin, et que c'est Lui qui a apporté tous ces si beaux présents.

Le père, heureux, embrasse son épouse que la joie fait pleurer. De telles larmes sont douces, et voici comment, avec presque rien, l'ouvrier trouve qu'il fait bon de vivre.

1883 !!

Bientôt 1883 ne sera plus.

Quoique inconnu encore de beaucoup, je ne veux laisser finir cette année, sans venir remercier mes amis présents, les lecteurs de l'Ouvrier et mes amis futurs, ceux qui liront l'Ouvrier.

Ne m'étant pas occupé d'une manière officielle des intérêts de l'ouvrier depuis le commencement de l'année, je ne puis en parler.

Mais pour la fin, je souhaite à tous les camarades, lecteurs et amis, une heureuse et joyeuse fin d'année. Que tous les patrons de notre bonne ville, ayant tous conscience de l'honneur qu'il y a à être patrons, donnent à chacun de leurs ouvriers, leurs enfants et l'âme de leurs établissements, les étrennes dues aux membres de la famille : A celui-ci un beau billet de banque, à celui-là une pièce d'or de vingt dollars. Puis aux autres, un chapon bien dodu, un couple de beaux poulets, des boîtes de fruits, des caisses de raisins, etc., etc. Il y a tant de manières pour les patrons de faire des étrennes, et par là de faire des heureux à bon marché !

Enfin, au nom du comité de la rédaction de l'Ouvrier et en mon nom, je remercie sincèrement ceux qui ont encouragé nos essais et tous, nous prions les ouvriers de lire notre petit journal. Il se donne, il faut le lire ; il veut faire du bien.

Ses colonnes ouvertes à tous les ouvriers, aux patrons également, seront donc, comme dit au programme, le résumé des observations de toute la classe laborieuse.

1884 !

Dans trois jours, le nouvel an ; dans trois jours le fils de l'ouvrier viendra aux pieds de son père lui demander sa bénédiction. Heureux ceux qui pourront dire : "Allez, mon fils, et soyez bon ouvrier comme l'a été votre père."

En renouvelant nos vœux, nous souhaitons à tous nos amis et lecteurs, une bonne et heureuse année.

PAPA-NOÉ.

Les Coleres d'un Grrrand Journal.

Le Monde nous attaque au sujet de notre dernière causerie.

La haine aveugle qu'il porte à L'Etendard lui a fait commettre un assaut injustifiable contre nous. C'est intitulé Démagogisme, et ça se lit comme suit :

"Une petite feuille gratis, que circule sous le couvert de l'Etendard nous arrive ce matin avec un article assez mal fait, mais dont les tendances pernicieuses ne sont que trop apparentes.

"Sous prétexte de dévouement pour les classes pauvres, l'auteur dans tout cet écrit cherche à infiltrer dans le cœur de l'ouvrier la haine du riche.

"Au lieu de discuter honnêtement une question sociale, il oppose les douceurs de la richesse aux pénibles nécessités du travail. Au lieu de chercher à améliorer le sort des classes ouvrières, il cherche à les aigrir contre l'ordre social actuel.

"A l'aide de sophismes spéciaux, il sème des germes de discorde qui malheureusement peuvent tomber dans un terrain souvent trop bien préparé.

"A des cœurs déjà aigris par la souffrance, ce n'est pas la haine ou la vengeance qu'il faut prêcher ; ce n'est pas en leur faisant miroiter devant les yeux le spectacle des jouissances du luxe et de la richesse qu'il faut les consoler.

"Cette tactique qui a déjà eu trop de succès dans d'autres pays, est encore assez nouvelle ici, mais il ne faut pas la laisser s'implanter. Tous les écrivains honnêtes doivent la dénoncer."

Tout cela est faux, naturellement. Aussi, le grrrand journal se donne bien de garde de repro-

duire un seul mot de ce qu'il entend incriminer, afin de nous calomnier impunément.

Allons, confrère ! Dites : Une feuille *gratis*, c'est une feuille *non vendue*, n'est-ce pas ? Or, personne ne dira cela de vous, assurément !

Et les *écrivains honnêtes*, sont-ce ceux qui préconisent la fraude ? ceux qui se font soudoyer par de gros dilapidateurs des fonds publics ?

Le *panégyriste* de M. Tarte comprend les *questions sociales* à peu près comme il entend la grammaire.

Ignore-t-il que *gratis* est un adjectif et non un adjectif ? Que dirait-il si nous écrivions :

Le *Monde* est une grande feuille *sottement* ? — C'est sotté, qu'il faut dire ! s'empresserait-il de répliquer.

Nous avons fait quelques réflexions sur la manière injuste dont certaine compagnie traitait ses employés. Or, cette compagnie a M. Sénécald pour président.

Pour *Le Monde*, le commencement, le milieu, la fin de toute chose, c'est M. Sénécald. M. Sénécald, c'est la *société* : et les *règlements* plus ou moins arbitraires d'une compagnie dont M. Sénécald a acheté assez d'actions pour s'en faire nommer président, c'est — "l'ordre social actuel."

Ces tristes gens là, n'ayant pas d'autre mission en ce monde que celle de faire mousser leur patron et ses tripotages, ne croient pas que les pauvres aient des droits.

Tout leur bagage de science économique consistait à croire que le patron peut toujours honnêtement, lorsqu'il y a abondance de main d'œuvre, baisser les salaires à des taux ridicules et au-dessous de ce qui est nécessaire pour procurer à l'ouvrier la vie de sa famille. Il ne sait pas, naturellement, que cette année même, toutes les grandes écoles Catholiques d'économie politique de l'Europe, notamment celles de France, d'Autriche, d'Italie, de Belgique et d'Allemagne, ont été unanimes à poser en principe que, non seulement le patron et les grandes compagnies doivent à l'ouvrier un salaire raisonnable, basé sur leurs gains ; que non seulement ils sont obligés, en vertu du droit naturel, en vertu de la loi de Dieu par conséquent, de fournir à l'ouvrier le strict nécessaire pour lui assurer sa subsistance, mais qu'en outre, ils lui doivent des gains proportionnés à la *durée* du travail qu'il accomplit, de l'intelligence que requiert ce travail, un salaire suffisant pour subvenir à l'éducation de sa famille, et même pour faire des économies pour sa vieillesse. Si, au lieu de faire l'éccœurant journalisme qu'il fait, *Le Monde* eut suivi un peu le mouvement social en Europe, il eût vu que tous les Congrès Catholiques ont été unanimes à adopter des résolutions dans ce sens.

Tenez, brave *Monde*, faire du *démagogisme*, c'est faire comme vous : spéculer sur les plus mauvais instincts du cœur humain, battre monnaie au moyen d'une littérature immorale, et pour se procurer des *cents*, nourrir les plus vils appétits d'histoires scandaleuses, immondes et malsains, tel que vous faites. Comprenez-vous ?

PAPA-NOË.

La République et le Choléra.

Nous étions neuf dans un wagon, chacun lisant son journal.

Un gros monsieur à lunette d'or, les *Débats*.

Un jeune homme maigre à veston râpé, l'*Intransigeant*.

Un élégant, le *Figaro*.

Une obésité cosse mais malpropre, un préfet je crois, la *République*.

Un militaire en retraite, le *Petit Caporal*.

Un propriétaire aisé, l'*Union*.

Un négociant, le *Soleil*.

Moi, le *Nouvelliste*.

Et enfin un ecclésiastique à cheveux blancs, l'*Univers*.

Pour le moment, personne ne disait rien ; déjà cependant un observateur aurait pu prédire à coup

sûr que le prudhomme aux lunettes d'or se préparait s'ouvrir le feu ; la manière agitée dont il relevait la tête en abaissant son journal, les regards qu'il jetait autour de lui, témoignaient du désir qu'il avait de communiquer quelque chose d'important.

Les mouvements désordonnés de ce monsieur ayant fait lever les yeux au lecteur du *Petit Caporal* ;

— Mauvaises nouvelles, monsieur, mauvaises nouvelles, fit le vieux libéral en secouant la tête de haut en bas avec ce mouvement régulier et solennel des magots ventrus assis dans la vitrine d'un marchand de thé, mais sans toutefois tirer la langue comme eux, savez-vous bien que nous sommes menacés du choléra.

— Menacés, monsieur, menacés, dites-vous mais nous avons la peste de 1870 puisque nous avons la République, la peste des pestes, monsieur, je lisais justement en ce moment un article de Cassagnac, il y en a trois colonnes et ça porte pour titre : Pourriture et fumier. Nom de mon ! comme c'est vrai et comme c'est tapé.

— On ne tape jamais sur la république bourgeoise, glapit le veston râpé, pour ma part je voudrais voir tous ces opportunistes, tous ces jouisseurs à la lanterne ; ces brigands ne viennent-ils pas de condamner Louise Michel, une femme de cœur celle-là qui avait bien raison lorsqu'elle disait : quand les pores sont gras il faut les tuer.

Je regardai l'obésité graisseuse pensant qu'il allait prendre la parole ; il suait la peur et se tassait sur son banc pour se faire petit.

Son voisin le lecteur de *Débats* n'était pas plus rassuré. Tous deux cherchaient à s'introduire réciproquement dans la poche l'un de l'autre pour s'y dissimuler.

On comprend qu'ils ne purent pas réussir ; à la manière dont ils regardaient l'ecclésiastique en dessous, il était évident qu'ils attendaient un seul mot, un seul geste de sa part pour le dénoncer et le faire priver de son traitement, afin de se venger. Un curé ça n'est pas dangereux, aussi avec les poltrons prennent-ils leur revanche.

L'ecclésiastique n'ayant par jugé à propos de leur donner satisfaction, les deux repus se virent contraints de subir sans souffler mot la charge à fond de train que l'*Intransigeant* exécuta sur leur rotundité.

Heureusement pour eux il descendit à la station voisine.

Alors ils respirèrent, se regonflèrent et s'épongèrent bruyamment avec leurs mouchoirs.

Le vieux retraité avait allumé sa pipe et paraissait moins excitable.

Aussi ne répondit-il rien quand les lunettes d'or reprit de son même ton doctoral ;

— Le choléra est en Égypte d'où il menace nos côtes,

Et il passa la main sur les siennes avec une grimace significative.

— Quelques cas sont même signalés à Port-Saïd, répartit le lecteur du *Figaro*.

— D'où il sera probablement bientôt en France, fit le propriétaire.

— Où il serait déjà si nos hommes d'État n'avaient pas pris des mesures que sous l'ancien régime on n'aurait pas songé à prendre, dit l'obésité, car...

— Vous dites, interrompit le propriétaire en fronçant le sourcil.

Le tas s'affaissa de nouveau en jetant un regard sournois sur la soutane noire pour voir si elle n'avait pas l'air de faire opposition au gouvernement.

— Il a été pris des mesures, en effet, reprit le lecteur du *Figaro*, mais seront-elles suffisantes ?

— On a pris toutes les mesures humainement possible, fit dogmatiquement le repu... Un sourire de l'ecclésiastique interrompit le tas qui, ravi de pouvoir se venger sans rien risquer des affronts qu'il avait dévorés si humblement par peur du retraité et de l'intransigeant, s'écria en étendant la main du côté du coupable :

— De quoi riez-vous, monsieur ?

— Probablement de ce qui m'en donne envie.

— Et ce qui vous en donne envie, je le sais moi. Vous avez insulté par votre sourire la majesté républicaine, vous l'avez insulté en public. Où êtes-vous curé, vicaire, je ne sais quoi ?

— Pour faire supprimer mon traitement, comme vous avez fait de ceux de mes confrères, n'est-il pas vrai ; triste métier, monsieur, qui vous fait ressembler vous et vos pareils à des voleurs embusqués au coin d'un bois, non pas pour dévaliser un homme, mais pour voler de pauvres femmes, des enfants, triste métier, dégoûtant métier.

— Monsieur, vous me rendez raison de ces paroles.

— Je viens de le faire, monsieur, car je me suis bien expliqué.

— Et vous avez eu crânement raison, tous ces opportunistes c'est de la crapule, de l'ordure, et comme dit Cassagnac, s'écria le retraité, si on ne leur donne pas son pied quelque part (le retraité dits en termes clairs en quel endroit) c'est qu'on a peur de salir sa botte.

— Monsieur, je ne vous parlais pas, balbutia le tas, et vous avez tort...

— J'ai tort, ah ! vous m'insultez, canaille de ventru, vous m'en rendez raison...

— Mon intention, monsieur, croyez-le bien, n'était pas de...

— Taisez-vous et demandez pardon, ou je... le lecteur du *Petit Caporal* fit un geste significatif, tellement significatif que le tas s'affaissa comme une baudruche crevée.

Il fallut que l'ecclésiastique intervint, ce ne fut pas sans peine qu'il calma l'impérialiste.

Quand la paix fut rétablie, le prêtre reprit :

— Messieurs si mon sourire à scandaliser quelques personnes, je suis heureux maintenant d'en expliquer la cause.

Le tas se redressa du côté du curé en restant aplati de celui du retraité ; il croyait avoir intimidé le prêtre et généreusement se disposait à accepter ses excuses.

Les *Débats* qui avait pris son air solennel, dit :

— Parlez, monsieur, nous vous écoutons.

— Si j'ai bien compris, fit la robe noire, vous disiez tout à l'heure que si le choléra avait l'audace d'envahir la France, les républicains étaient prêts à le vaincre.

— Parfaitement.

— Eh bien ? c'est cela qui m'a fait non pas rire, car j'avais plutôt envie de pleurer, mais sourire tristement.

— Pourquoi cela, s'il vous plaît ?

— Parce que vous messieurs les républicains, vous êtes les alliés du choléra. Pour chasser l'épidémie vous avez désorganisé les hôpitaux. Que Dieu écarte de nous le choléra, car s'il venait à présent, qui trouverait-il pour s'opposer à ces ravages ? des fonctionnaires qui prendrait la fuite devant lui, des hôpitaux d'où vous avez expulsé les religieuses si admirables de dévouement, pour les remplacer par ces infirmières laïques qui n'y resteraient pas une heure en cas de danger ; vous avez chassé les aumôniers qui sont les infirmiers de l'âme, vous êtes aller jusqu'à enlever l'image du Christ, sa croix, tous ces symboles de la religion qui soutiennent et consolent les malades, vous avez désarmé la forteresse et vous avez dit au choléra ; Viens et frappe à ton aise ; vous êtes allé plus loin, car pour prendre l'invitation plus pressante, en ce moment même où l'épidémie est peut être, probablement même, dans un de ces vaisseaux qui encombrant les ports de Marseille, vos ouvriers payés par votre conseil municipal déboulonnent la statue de Belzunce, de cet intrépide évêque dont le courage et la charité sauvèrent la ville ravagée par une peste effroyable, la traînant ignominieusement aux applaudissements de la canaille, font place libre au choléra auquel le gouvernement semblait dire : Veuillez entrer citoyen, grâce à nos soins vous ne trouverez plus personne qui songe à vous troubler.

— Bien tapé, rugit le retraité, ça te rive ton clou, grosse boule.

— Bien répondu, bravo, s'écrièrent les autres lecteurs.

Le tas et les lunettes d'or étaient furieux.

— Monsieur, dit le tas, je suis procureur de la République et vous entendrez parler de moi : votre nom, s'il vous plaît ?

— Volontiers, monsieur, voici ma carte.

— Aumônier d'un régiment prussien, s'écria le tas en saluant profondément, recevez mes plus sincères excuses, je suis le très humble serviteur de votre auguste Empereur.

— Pourriture et fumier, il a joliment raison, Cassagnac, gronda le retraité en reprenant sa lecture.

— Il est question depuis quelque temps de créer à Paris une Bourse du travail qui serait gérée par les ouvriers. Voici quelques renseignements sur le projet que l'on étudie en ce moment ; La Bourse sera édifiée sur un flot de terrains à exproprier compris entre le quai de l'Hotel de-Ville, l'église Saint-Gervais et les rues du Pont-Louis-Philippe et de Brosses. Le bâtiment, construit en fer, briques et verre, contiendra, au rez-de-chaussée : une halle centrale, chauffée et éclairée, de 1,280 mètres superficiels, destinée à l'embauchage des ouvriers ; cinq salles de 200 mètres de superficie chacune, dans lesquelles auront lieu les assemblées générales des membres des chambres syndicales ouvrières ; des bureaux, etc.

La dépense serait de 12 millions, à la charge de la ville de Paris. Chaque salle de réunion et chaque bureau d'employés y attachés seront réservés à une section d'industrie. A la fin de chaque semaine, la mercuriale de la main-d'œuvre de chaque branche d'industrie sera affichée dans la halle.

AVIS SPECIAL.

Nous prions nos lecteurs de vouloir bien adresser les réponses du problème à PAPA-NOÉ, rédacteur-en-chef de l'Ouvrier, 31 rue St. Jacques, et non à la rédaction de l'Etendard. Notre petit journal, quoique patronné par l'Etendard, a un bureau de rédaction spécial, et il est indispensable que toutes correspondances particulières à l'Ouvrier soit bien adressées à ce journal.

Du sort des classes laborieuses.

(PAR UN LAURÉAT DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE.)

Le sort des classes laborieuses en Canada, est-il aussi à plaindre que feint de le croire l'ouvrier mécontent ?

Si dans le cours de cet examen, je me sers quelquefois de paroles sévères en blâmant l'imprévoyance, l'inconduite et les dérèglements des travailleurs ; si je rapporte principalement à cette cause la plupart des souffrances réelles de notre temps, ce n'est pas que j'éprouve aucune prévention contre une classe nombreuse et utile de mes concitoyens.

« Dieu sait, comme le dit le poète Burns, que je voudrais essayer toutes les larmes de tous les yeux. »

Je prends un vif intérêt à la situation des ouvriers.

Je commence par déclarer que je ne sais rien de plus respectable qu'un ouvrier, tel que je conçois et que j'en ai vu beaucoup, honnête, rangé, laborieux, tout entier aux devoirs de sa profession.

A mes yeux, la valeur des hommes ne se mesure point par leur rang dans le monde, mais par la manière dont ils remplissent leur mission.

Ainsi, je fais plus de cas d'un artisan probe et industrieux que d'un négociant déloyal, comme il s'en rencontre par occasion. Il y a quelque chose qui ne s'est presque jamais vu, depuis l'origine des sociétés humaines, et qui ne se verra presque jamais ; c'est qu'un ouvrier honnête, intelligent et laborieux, manque d'ouvrage.

Comptez-vous au nombre des travailleurs ceux qui ne travaillent qu'à leur corps défendant ; ceux qui attendent que l'ouvrage vienne les chercher ;

ceux qui se donnent le moins de peine possible pour gagner leur argent : ceux qui cherchent à tromper sur la quantité ou la qualité de leur ouvrage ? Non, sans doute. Alors vous faites une large brèche dans les rangs de l'armée des travailleurs.

* *

On cherche tous les moyens de diminuer les fatigues et les privations des classes laborieuses, et on a raison. Malheureusement, les privations et les fatigues sont le lot commun de la plus grande partie de l'humanité. Elles n'épargnent pas plus l'ouvrier de la pensée que celui qui vit du labeur de ses mains. Combien ne voit-on pas de gens de lettres, après un travail de 15 ou 16 heures, bien autrement pénible que celui des bras, n'être nullement assurés du pain de la journée.

Reconnaissons que ceux qu'on est convenu d'appeler les travailleurs ne sont pas plus à plaindre que d'autres catégories de citoyens qui ne partagent point ce titre.

Si on examine attentivement les diverses conditions de la société, on arrive à conclure que toutes ont leurs avantages, leurs désagréments et compensations.

Il y a sans doute des souffrances réelles parmi les travailleurs ; mais il ne faut rien exagérer, ni dans de bonnes ni dans de mauvaises intentions. Pour parler le langage de la vérité et non celui de la flatterie, les causes les plus directes de la misère des classes inférieures sont : la fainéantise, l'imprévoyance, l'inconduite, le luxe, quelquefois même l'imbrobité.

* *

L'imprévoyance surtout est une source fréquente de malaise pour les classes laborieuses. Beaucoup ne songent pas que chaque jour a un lendemain ; un plus grand nombre n'amassent rien l'été pour l'hiver.

Recommander aux travailleurs l'économie, c'est s'occuper aussi de leur éducation morale ; car l'économie, est le meilleur préservatif contre les tentations de tout genre, qui les détournent de leurs devoirs.

LAURÉAT.

Reponse a la question de la semaine derniere.

Les 8 personnes se sépareront dans 110 ans et 170 jours, si elles ont le bonheur toutes de vivre assez longtemps pour cela. Mais nous en doutons beaucoup.

PREUVE.—Donnez à chaque personne un numéro, par exemple, désignons les par 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8. Chaque numéro se mettra le premier à table, jusqu'à ce que les sept autres numéros aient changé de place autour de lui, autant de fois qu'il sera possible afin de produire à chaque nouveau dîner ; une nouvelle disposition des convives. D'où il résulte que chacune des sept personnes changera 720 fois de place, tandis que le No. 1 ne bougera pas. Or, il y a sept numéros qui doivent faire chacun 720 changements, ce qui fait $720 \times 7 = 5040$. Chacun des 8 numéros doit devenir premier à table, et ne pas bouger pendant que les autres changent ensemble 5,040 fois, soit $5,040 \times 8 = 40,320$ diners que ces 5 personnes doivent prendre avant de se séparer. Si nous divisons 40,320 par 365 jours de l'année, nous arrivons à 110 ans et 170 jours, ce qui est la réponse demandée.

ONT DEVINÉ.—M. Joseph Barnard, Trois-Rivières, vainqueur du chromo (représentant un Sacré Cœur de Jésus.) Mlle Adelaïde Vannier, Ste-Martine ; A. A. Legault, Francis Martin, J. N. Gastonguay.

QUESTION A RESOUDRE.

—Un professeur est au piano, donnant une leçon à une jeune dame. Tout à coup l'élève dit au professeur :

—Monsieur, c'est aujourd'hui votre fête, je crois, il y a-t-il indiscretion à vous demander votre âge,

et quoique ce soit un vendredi, à vous prier de dîner avec nous ?

—Madame, j'ai deux fois l'âge que vous aviez quand j'avais l'âge que vous avez ; et quand vous aurez l'âge que j'ai, la somme de nos deux âges fera 63 ans.

—Merci, monsieur, puisque vous répondez en énigme, veuillez me dire, pour le dîner quel poisson vous préférez afin que j'en fasse l'acquisition.

—Pour toute réponse, le professeur énigmatique laissa courir ses doigts sur le clavier.

Quel est l'âge de l'élève ?

Quel est l'âge du professeur ?

Quel est le poisson préféré par ce dernier ?

Réponse au prochain numéro.

La personne désignée par le sort parmi celles dont les réponses seront justes, aura droit à

UN MAGNIFIQUE ALBUM

POUR PHOTOGRAPHIES.

Les Plaisanteries de l'Atelier.

Un mot bien triste échappé à un petit bonhomme ;

— Eh bien, lui disait-on, qu'attends-tu de Noël ?

— Moi ?..... rien.

— Comment, rien ? Tu ne mettras pas ton soulier dans l'âtre ?

— Non.

— Pourquoi cela ?

— Vous voyez bien que je n'en ai pas.

* *

—Vois-tu dit Henri à sa sœur, ce soir, quand on me couchera, je fermerai les yeux, pour qu'on croie que je dors, mais je m'empêcherai de dormir, jusqu'à minuit, parceque je veux voir l'enfant Jésus, quand il viendra remplir mon soulier.

— Bêta, dit la sœur ; tu crois donc qu'il vient lui-même ?

— Comment, il ne vient pas lui-même ?... Alors c'est donc qu'il envoie son domestique ?

* *

Heureux âge que celui où l'année qui s'en va finit dans un songe, et où l'année qui vient commence dans un rêve !

* *

— Voyons, ma petite Jeanne, veux-tu que je te donne une belle petite crèche en sucre ?

— Oh ! maraine, j'aimerais mieux..... les douze apôtres..... mais toujours en sucre !

Ce que l'on dit de "L'Ouvrier."

Nous lisons dans la Gazette de Joliette :

Le troisième numéro de l'Ouvrier nous est parvenu, samedi dernier.

« Si ce journal contient toujours des vérités aussi profondes et aussi clairement exposées que celles contenues dans l'allocution sur "l'Honneur," ou encore, dans l'article intitulé : "Un contre-maître," nous pouvons dire au "Papa-Noé" (c'est le nom de plume du rédacteur-en-chef,) qu'il poursuit là une belle et noble mission, et que la société toute entière devra lui être reconnaissante des efforts qu'il fait pour relever le niveau moral des classes ouvrières.

« Ajoutons que les patrons, et généralement toutes les personnes qui ont des gens à gages, y trouveront matière à plus d'une réflexion utile.

« Nous souhaitons donc au nouveau confrère tout le succès que mérite son zèle et ses efforts désintéressés pour le bien-être de la société en général, et des classes ouvrières en particulier. »

Nos remerciements sincères pour les bons souhaits de notre confrère de Joliette.

HISTOIRE D'UNE PIPE.

CHAPITRE III.

Où l'on voit ce que c'était que la pipe de mon oncle, et quel parti peut tirer d'une pipe quelqu'un qui ne fume pas.

(Suite.)

Ma mère prit un journal de médecine et lut : « Un fait de nature à modérer l'orgueil de la génération actuelle, c'est le progrès effrayant de la folie marchant de pair avec d'autres progrès. Depuis quelques années surtout le nombre des aliénés augmente d'une manière extraordinaire et inquiétante. Ainsi en 1846, le nombre des fous traités ou entretenus dans les établissements départementaux était de 10,525, tandis qu'en 1848 il s'élevait à 26,286, et aujourd'hui on en compte jusqu'à 40,000, dont plus de la moitié ont été conduits à l'aliénation par le spésitisme. »

— Peste ! on ne m'y rattrapera plus ! s'écria le colonel, se faire mordre pour devenir fou, ce n'est pas la peine. Adieu, alors, l'histoire de la pipe.

— Pourquoi cela colonel ? si vous y tenez tant, nous savons son âge, sa patrie, et si on ne peut pas la faire parler, on parlera pour elle.

— M. Sorbier a une excellente idée qui m'en donne une autre, reprit vivement ma mère. Théodore cherchait un sujet de conférence pour ces ouvriers, l'histoire de la pipe en sera un très-bon.

— Les conférences tiennent donc toujours ? demanda l'ex-notaire.

— Je le crois bien, au commencement les ouvriers y venaient en petit nombre ; à présent, il n'y en a pas quatre qui y manquent, et je vous assure qu'ils y profitent beaucoup. Vous ne sauriez croire combien ces braves gens aiment la vérité et sont désireux de la connaître.

— La vérité un peu arrangée, hem ! fit le notaire ; un cours d'histoire comme l'enseigne M. le curé, n'est-il pas vrai, voisin ? Après tout ajouta-t-il en clignant de l'œil, vous trouvez votre intérêt à ce que le peuple ne soit pas trop instruit. Et peut-être avez-vous raison.

— Je n'ai jamais eu qu'un but en causant avec nos ouvriers, répondit vivement mon père, dissiper leurs préjugés et leur faire voir clair en morale et en histoire.

— Oui, oui, clair à votre façon, je comprends, à la façon du catéchisme des frères ignorants. Je voudrais vous entendre d'un petit coin lorsque vous leur parlez des moines, de l'inquisition, de l'esclavage, de la Saint-Barthélemy, de la réforme, des philosophes, du grand Voltaire, des principes de notre immortelle révolution. Nous rions ensemble après cette petite leçon de famille.

— Eh bien ! monsieur, si vous voulez rire, voici une belle occasion. Dès demain je commencerai l'histoire de la pipe, et je m'engage à traiter les sujets dont vous venez de me parler. Je les traiterai l'histoire à la main, et quand je dis l'histoire, c'est de l'histoire vraie que je parle. Je vous invite à nos conférences : venez-y, non pas dans un petit coin, mais à la place d'honneur ; menez avec vous qui vous voudrez ; je parlerai devant vous à cœur ouvert.

— Les objections sont-elles permises ?

— Non-seulement permises mais demandées.

— Alors, c'est un duel à mort que vous me proposez-

— Un tournoi à armes courtoises, seulement.

— Et dans lequel je servirai de parain à M. Sorbier, ajouta le colonel.

— Quels seront les juges du camp ? demanda ma mère.

— Nos ouvriers, répartit mon oncle, puisque c'est pour eux que le combat aura lieu. Allons, demain nous verrons comment se servent d'une pipe les gens qui ne fument pas

CHAPITRE IV.

Où il est parlé du Mexique et où l'on voit que les premiers habitants de ce pays n'étaient pas aussi sauvages qu'on le croit habituellement.

Les opinions de M. Sorbier étaient bien connues dans le pays. Tout le monde savait que l'ex-notaire avait une manière de voir en histoire et en religion tout opposée à celle de mon père, et les ouvriers auquel mon oncle avait annoncé le duel dont ils devaient être juges, avaient sans exception aucune cette fois, envahi, dès le premier coup de cloche, la salle désignée pour servir de lice à la joute.

Le colonel, pour donner plus d'appareils à la discussion, avait, dès le matin, fait dresser deux estrades, vis-à-vis l'une de l'autre, aux deux bouts de la pièce.

A deux heures les deux adversaires, salués par une triple salve d'applaudissements, montèrent chacun à son siège. Puis le silence s'étant rétabli, mon père prit la parole.

« Mes amis, dit-il, M. Sorbier a bien voulu honorer de sa présence notre réunion de famille. En votre nom et au mien je l'en remercie. C'est à lui que je dois l'idée, je ne dirai par des leçons, mais des causeries qui vont, pendant quelques jours, remplacer nos lectures ordinaires. Voici une pipe qui date de trois cents ans, qui a été fabriquée au Mexique, qui, depuis, a eu sans doute bien des aventures à traverser avant d'arriver, après trois siècles de courses, au Moulin-Rouge. Je ne sais pas son histoire positive, mais avec les livres il est possible de lui en faire une. C'est ce que je vais essayer, en vous faisant voyager avec elle dans les pays qu'elle peut avoir traversés, assister à de grands événements tous depuis qu'elle est sortie des mains de l'artiste qui la façonna, visiter avec elle de grands personnages qu'elle a peut-être vus. Si les aventures que je vais vous conter n'ont pas eu toutes pour témoin cette pipe, qui va vous servir de guide, dans une promenade anecdotique, à travers le temps et le monde, au moins seront-elles vraies en elles-mêmes. Je mettrai tous mes soins à ne vous rien dire de rigoureusement exact, à répondre à toutes les objections que vous voudrez bien me faire, et à prouver, pièce en main, et à ceux qui le désireraient, l'exactitude de mes citations. Vous en aurez au reste pour garant la science de M. Sorbier, puisque mon honorable voisin a bien voulu prendre l'engagement, non-seulement de me reprendre chaque fois que je lui paraîtrai m'écarter de la vérité, mais même de m'attaquer si je ne la dis pas toute entière.

« Je vous choisis donc pour juges entre moi et tous ceux qui auront parlé ou écrit dans un sens contraire à ce que je vais vous dire. L'histoire de cette pipe n'est, comme vous le voyez, qu'un objet très-secondaire pour moi, un moyen de vous intéresser si je puis, mais mon but principal, pour ne par dire unique, est de faire triompher devant vous la vérité en écartant les voiles sous lesquels trop d'écrivains soi-disant populaires s'efforcent encore aujourd'hui de la cacher à vos yeux pour substituer à sa bienfaisante clarté, la lueur décevante de l'erreur et du mensonge.

« La pipe que mon fils va faire passer entre vos mains est née, comme je vous l'ai dit en commençant, mes amis, au Mexique : un beau, un magnifique pays, pour lequel la nature, toujours généreuse, s'est montré prodigue jusqu'à l'excès. Les journaux vous ont parlé de cette contrée, baignée, d'un côté, par l'Océan, et, de l'autre, par le golfe du Mexique. Son climat brûlant, dans les plaines qui avoisinent la mer, et où croissent en abondance, les palmiers, le riz et le coton, s'adoucit, dès que l'on arrive au pied des montagnes, et va en se rafraîchissant, par degrés, à mesure que l'on s'élève vers le grand plateau qui les surmonte, et où règne un éternel printemps. Plus haut, car ce plateau sert de base à de nouvelles montagnes, la température continuant toujours à se refroidir également, on rencontre de sombres forêts de pins, de rochers nus ; puis enfin, la neige éternelle, qui couvre les

sommets les plus élevés et jusqu'aux caractères de nombreux volcans en activité. En sorte que l'habitant de Mexico, ville située sous un climat aussi doux que celui de l'Italie, voit l'été sous ses pieds, l'hiver sur sa tête, et peut, en un seul jour, à son gré, se transporter de la Provence à l'Afrique ou à la Sibérie. Vous comprenez quelle étonnante variété on doit rencontrer dans une pareille terre, et sur un sol, d'ailleurs, admirablement fertile. Ce serait un vrai paradis terrestre, si Dieu, qui n'a pas voulu qu'il n'y eût rien de parfait dans le monde, n'avait pas permis que la fièvre jaune, fléau redoutable, surtout pour les Européens, dévastât la région chaude : tandis que les volcans, se dressant comme des fantômes couverts de leurs blancs linceuls, sont une menace éternelle pour les habitants du grand plateau. Hélas ! ces fléaux ne seraient encore rien, sans la malice des hommes. Il y a des siècles que la guerre, la révolte et l'anarchie, désolent l'empire mexicain ; l'assassinat le brigandage, la passion de l'or et celle du jeu, ont fait un enfer de ce lieu de délices : plus d'industrie, plus d'agriculture ; on ne rencontre que ruines là où étaient des villes. Les forêts consumées par l'incendie, ne retiennent plus les avalanches de neige ; les prairies naturelles, ravagées par les torrents, se sont changées en marécages pestilentiels, ou en landes incultes : le Mexique n'est plus reconnaissable ; et cela, par la faute de ces aventuriers qui, poussés par la soif de l'or, sont venus de côtés, pour s'y procurer, non par le travail, mais par violence, le précieux métal que les que les rochers recèlent dans leurs filons.

« Enfin, Dieu a pris pitié de ce malheureux pays, et il a désigné le nôtre pour le sauver. Déjà le drapeau français, ce symbole de gloire et civilisation, flotte, triomphant, des bords de l'Océan aux plus hauts sommets des montagnes. Grâce à la valeur de nos soldats, un nouvel empire s'élève sur les ruines de l'empire Aztèque, la crainte disparaît, les campagnes se repeuplent, le commerce renaît dans les ports, des routes s'ouvrent dans la montagne, et un chemin de fer va bientôt relier la capitale de Maximilien avec le principal port de son nouveau royaume. Honneur à la France qui, restée seule sur le champ de bataille, où l'ont honteusement abandonnés ces alliés, au moment du combat, a héroïquement mené à fin la glorieuse entreprise de la régénération d'un grand peuple. »

Mon père était ému, il s'arrêta un moment, puis reprit :

« Le Mexique était un grand empire, longtemps avant que, pour son malheur, les Européens soupçonnassent son existence. A l'époque où cette pipe fut faite, c'est-à-dire, vers le commencement du XVI^e siècle, Montézuma (nom qui signifie homme triste) était empereur de cette contrée. Monté sur le trône en 1503, il avait par une suite de plusieurs années de victoire, soumis à sa domination tous les peuples divers de la plaine et de la montagne. Il eût pu être le plus heureux et le meilleur des souverains, si son amour du luxe ne l'eût perdu ; pour subvenir à ses fastueuses prodigalités, il accabla ses sujets d'impôts et s'aliéna leur affection. Des révoltes éclatèrent sur plusieurs points ; les rebelles furent vaincus, et Montézuma, pour se venger, fit couler des torrents de sang ; puis, pour échapper aux remords et à la terreur qui l'accompagnait, il s'enferma dans sa capitale, gardée par une armée nombreuse, et se plongea dans une vie de luxe et de mollesse qui rappellent les excès de Sardanapale et du roi Salomon. Pour vous en donner une idée, je vous dirai que cet empereur mexicain, que vous êtes habitués à regarder comme un chef sauvage, portant un arc et une couronne de plumes, se baignait quatre fois par jour dans un bain parfumé, changeait aussi quatre fois de vêtements, qu'il ne remettait plus, et n'avait pas moins de mille femmes, soumises, soit au temple, soit au palais, à une sévère étiquette, et n'ayant d'autre occupation que celle de tisser et de broder des étoffes pour leur seigneur.

(A continuer)